

« Libérez les eaux ! »

Ces derniers temps, nous voyons surgir sur les réseaux sociaux et dans les médias, des textes et des déclarations, parfois appuyés sur des discours philosophiques, cherchant à dénoncer la logique « sanitariste » dans laquelle nous serions en train de nous débattre et qui nous précipiterait dans le gouffre d'une faillite économique et sociétale. Bien évidemment le monde vit une crise dont nous peinons encore à voir les contours et nous sommes sans doute maladroits dans notre manière de répondre au danger, mais le constat de la maladresse ne justifierait pas que l'on méprise le danger. Robert Redeker, dans *le Figaro* du 8 novembre dernier, affirme que « nous ne vivons plus après comme nous vivions avant. Nos façons d'être avec les autres auront été profondément transformées, ne serait-ce que parce que l'on nous aura fait faire l'expérience déshumanisante de la peur du prochain, la "peur moléculaire"¹ ». S'il ne faudrait pas évacuer trop vite les interrogations surgissant de la crise, qui nous renvoient avant tout au mystère du mal qui sépare, qui contamine et qui tue, il ne faudrait pas non plus que nous-nous jetions dans les bras de l'un de ces fantasmes de complot qui hantent les intelligences en quête de solution facile ! Bien évidemment, nous voudrions tous que ces conditions de crise disparaissent pour nous rendre à une vie parfaitement libre (qui n'a probablement jamais existé) ; alors, nous risquons de chercher à tout prix le coupable à abattre, le Chinois à chasser, le despote à détrôner, le complot à déjouer, le vieillard et le fragile à sacrifier. Ces tentatives de se rassurer « par le pire² » que sont les complotismes, font ressurgir de vieilles hydres totalitaires et violentes maquillées sous le fard de la raison.

Poursuivant sa réflexion dans la tribune du Figaro, Robert Redeker affirme que « l'on réduit la vie de tous – en allant jusqu'à limiter la coexistence familiale – à cette vie simplement biologique, à « la vie nue » dont Giorgio Agamben se fit le premier théoricien. » Erwan Le Morhedec lui répond le 19 novembre en expliquant, dans une chronique du journal *La Vie*, que l'on a bien ravivé dernièrement « une distinction classique, voire chrétienne, entre une vie organique, une "vie nue" (zoé) et une "vie qualifiée", animée au sens fort du terme (bios)³ », mais il nous aide aussi à comprendre que l'usage de cette distinction deviendrait problématique si l'on identifiait un peu hâtivement la vie de nos anciens à la « vie nue », et celle des actifs retardés dans leur course, à la « vie qualifiée ». Par quelle déviation intellectuelle ferions-nous glisser cette distinction des différents niveaux de vie de *chaque* existence vers un *tri* des existences personnelles en fonction de l'âge ou des capacités ? Pensons-nous vraiment que nous préservons la « vie qualifiée » en défendant la nécessité de revenir à toutes les errances économiques d'une « vie d'avant » qui a méthodiquement inféodé l'Hôpital au règne de l'Argent ? À l'inverse, aurions-nous la faiblesse de croire que la vie d'une personne âgée, dépendante, handicapée ou profondément vulnérable ne serait qu'une forme dégradée de la vie ? Qui sait le prix que peut avoir, pour un enfant, pour une famille, et secrètement pour le monde, l'un de ces instants qui n'arrivent souvent qu'à la dernière heure d'une vie, dans le dernier rayon à peine conscient, et qui scelle un pardon, qui délivre un avenir... ? Qui le déclarera inutile, pas assez « qualifié », pas assez rentable, trop « nu » pour être préservé ?

¹ Robert REDEKER, « Nous vivons un renversement anthropologique sans précédent », Tribune dans *Le Figaro* du 8 novembre 2020. Lien URL : <https://www.lefigaro.fr/vox/societe/covid-19-nous-vivons-un-renversement-anthropologique-sans-precedent-20201108>

² Cf. Cyntia FLEURY, philosophe et psychanalyste, professeur titulaire de la chaire « Humanités et santé » au CNAM, auteur de *Ci-gît l'amer : guérir du ressentiment*, chez Gallimard, dans un entretien sur France Inter, le 20 novembre 2020. Lien URL : <https://www.franceinter.fr/emissions/l-invite-de-8h20-le-grand-entretien/l-invite-de-8h20-le-grand-entretien-20-novembre-2020>

³ Il renvoie, dans sa chronique à Olivier REY, *L'idolâtrie de la vie*, Paris, Gallimard, 2020.

Selon certaines lectures hâtives de ces questions subtiles, il nous faudrait accepter d'ostraciser, et même, sans le dire trop haut, de sacrifier les personnes âgées et fragiles⁴ pour préserver les forces vives de l'humanité car c'est en ce sens que la vie aurait toujours dirigé son cours... Robert Redeker affirme que, « *leur existence durant, les parents se sacrifient pour que le monde puisse continuer au delà d'eux, le fleuve de la vie s'écouler sans obstacle, que la famille se renouvelle et perdure, prospère, que les générations vivent, croissent, s'épanouissent* ». Il est pourtant difficile d'imaginer que ce temps où ne souffraient et ne mourraient que les personnes « âgées » ait existé ; Dans quel mythe lisons-nous que seuls les parents ayant fini de « se saigner » pour leurs enfants s'abandonnent courageusement à une mort presque bienfaisante ?

S'il est une « vie nue », il est aussi une « mort crue », bien éloignée de cet idéal mythique d'une bonne mort venant au dernier soir cueillir des vies offertes. La mort que les Chrétiens savent liée au mystère du mal absolu que Dieu combat en chacun de nous, arrache bien souvent les enfants à leurs parents, fait peser sur le monde sa logique insensée, déchirant dans la même morsure la promesse des jeunes générations et la vieillesse abandonnée. Se souvient-on encore de ces millions de jeunes, à peine sortis de l'adolescence, morts dans les tranchées de Verdun il y a un peu plus d'un siècle pour défendre leurs vieux parents autant que leurs fiancées et leurs futurs enfants ? Ceux qui insistent tant aujourd'hui sur le regrettable sacrifice des tendres années de nos jeunes, sont-ils ceux qui veulent les voir s'épanouir dans le don de soi qu'est le chemin d'accomplissement de l'homme, ou ceux qui veulent en faire de la chair à consommer ? Ne serait-il pas possible de montrer à tous que nous avons le devoir de transformer la crise que nous traversons en un possible resserrement des liens qui nous unissent du premier au dernier âge ? C'est seulement dans cette urgente mutation de société que nous pourrions sortir d'une logique de l'un-contre-l'autre, et c'est sans doute à cette Révolution-là que les Chrétiens doivent s'atteler, au lieu de jouer les résistants du dimanche.

Que les anciens que nous protégeons aujourd'hui bien maladroitement, soient, ou non, la génération qui s'est affranchie de ces liens intergénérationnels autrefois sacrés, pour libérer ses réussites du poids de la fragilité, nous sommes tous désormais liés à un modèle de société favorisant une culture du déchet⁵. Il est curieux de voir que les accusateurs de cette génération de « baby-boomers infatigablement accrochés à leurs intérêts », critiquent leurs choix du passé en prônant à leur tour, un durcissement inhumain... Il faudrait faire lâcher prise à cette génération de profiteurs au lieu de recueillir les liens qu'ils brisèrent pour les réparer. Selon ces nouveaux défenseurs de la justice sociale, il faudrait, pour purger la société de ses faiblesses, aller encore un peu plus loin dans l'abandon du plus vulnérable ; il faudrait donc démonter pierre-par-pierre le sanctuaire humain de la fragilité qui doit tant à l'Évangile et qui nous a pourtant lentement appris à devenir plus forts, plus justes et plus beaux en formant notre société sur le noyau mystérieusement divin d'une chair blessée et crucifiée...

Sans-doute va-t-il falloir réapprendre à désirer ensemble un monde dans lequel le profit n'est pas l'objectif principal ; un monde à la recherche d'une qualité d'être qui ne serait pas liée à l'âge, aux capacités de rentabilité mais à celles de la relation : cette qualité mystérieuse qui ne se possède jamais mais qui circule entre les êtres et les maintient dans la vie, de la promesse à l'accomplissement, de l'accueil à l'offrande, du soi au toi. Et le mystère de la relation doit tant à ces visages parcheminés par le temps, à ces êtres fragiles, diminués, à travers lesquels ce que nous sommes n'apparaîtra pourtant jamais mieux.

S'il est possible à l'homme de se sacrifier pour l'autre qu'il aime, et s'il est beau de voir que ce sacrifice donne le sens le plus noble à sa propre vie, il est terrible de voir cet

⁴ Mon attention a été attirée sur ces questions, par la chronique d'Erwan LE MORHEDEC dans le journal *La Vie* du 19 novembre 2020, intitulée « La vie des autres » et dénonçant ces logiques brutales.

⁵ Cf. PAPE FRANÇOIS, *Laudato Si'*, § 22.

« autre » — le plus jeune et le plus fort, le plus rentable surtout — sacrifier son aîné ou son semblable plus fragile, pour assurer son avenir, ou celui de la structure qui le pousse à ce sacrifice pour mieux extraire de lui le jus nourricier. La perversion du sacrifice subtilement imposé, devient d'autant plus insupportable quand on entend les personnes âgées délaissées se persuader elles-mêmes, sous la pression d'une société consumériste, que leur vie n'a plus de prix et qu'il vaudrait mieux mourir pour favoriser la course folle du monde... Quand on voit celui-ci ne plus savoir s'arrêter devant la fragilité et la mort pour se remettre en question, on a le droit de s'interroger sur les élans qui favorisent un tel naufrage humain.

Comme Chrétiens, nous avons aujourd'hui une tâche immense, celle de *tenir* dans le témoignage de la Croix. Nous avons vu se dresser dans l'ombre de cette Croix le mystère d'un Dieu qui s'est fait humble, muet, réduit à rien par les forts et les puissants, considéré comme un rebut de la société, moqué, humilié, oublié. Dans cette contemplation qui durera jusqu'à la fin des temps, a pourtant jailli une puissance que rien n'arrêtera : Le Crucifié est aussi le Ressuscité, et Celui-là, dans sa souffrance et sa victoire, nous appelle à ne pas séparer ces deux réalités, à ne jamais chercher une réussite qui ne serait que le fruit de nos logiques humaines.

Un auteur très célèbre du XX^e siècle, J.R.R. Tolkien, profondément nourri de la foi catholique, a laissé passer dans sa grande œuvre, qu'est *Le Seigneur des Anneaux*, la lumière paradoxale de la Croix. Dans le volume 2 intitulé « Les deux tours⁶ », on voit les Ents, ces sortes d'hommes-arbres, se lancer dans une bataille désespérée contre les légions démoniaques d'un sombre magicien nommé Saruman. Alors que tout semble perdu face aux puissances de mort et de destruction, les Ents font sauter le barrage qui retenait loin des haut-fourneaux fumants de l'Isengard, les eaux vivifiantes. Le cri de l'Ent Barbebois retentit dans la vallée : « Libérez les eaux !! », et le torrent s'abat sur le règne maléfique qui semblait établi pour toujours et n'attendait en fait que d'être renversé par les puissances de vie. Il en est de même pour nous... ! Comme Chrétiens nous sommes pitoyables quand nous cherchons à convaincre le monde de nous laisser survivre dans quelque trou d'eau de l'histoire... Nous n'avons pas à revendiquer de misérables passe-droits en courant derrière un système auquel nous sacrifierions l'essentiel en contrepartie... Nous avons à libérer les eaux ! nous avons à ouvrir les vannes d'un authentique témoignage chrétien qui a su ensemer le monde en son temps et qui doit continuer à renverser les logiques mondaines, sans violence, sans aigreur, mais en étant du côté des plus pauvres et des plus oubliés. Ne nous trompons pas de guerre.

Lien vers un extrait de l'adaptation cinématographique de l'œuvre de J.R.R. Tolkien : <https://www.youtube.com/watch?v=hi6rc1YmW3s>

⁶ J.R.R. TOLKIEN, *Le Seigneur des Anneaux. Tome II Les Deux Tours*, Paris, Christian Bourgeois, 2015 (1^{ère} éd. anglaise 1954).